

# Transcription d'entretien

## Gabrielle Filteau-Chiba

Julien Defraeye, chercheur principal

Gabrielle Filteau-Chiba, autrice de *Sauvages* (2019)

22 février 2024

Fredericton, Nouveau-Brunswick

---

**Julien Defraeye :** Bonjour Gabrielle Filteau-Chiba.

**Gabrielle Filteau-Chiba :** Bonjour.

**JD :** Merci de nous accorder cet entretien. On va se pencher aujourd'hui sur ton roman, *Sauvages*, qui est paru aux Éditions XYZ à l'automne 2019. Et ce roman, il va nous permettre de réfléchir à la chasse, aux rapports de prédation, ce qui est un peu le fil conducteur de ton récit, mais ça va aussi nous permettre d'aborder l'écologie, la conservation, les rapports entre sexes qui sont, si j'ai bien compris, quand même des sujets transversaux dans ton écriture. Pour commencer, est-ce que tu pourrais brièvement nous résumer le nœud de l'intrigue de *Sauvages* ?

**GFC :** Le nœud de l'intrigue, en fait, c'est on suit le personnage de Raphaëlle Robichaud, qui est une agente de protection de la faune dans la quarantaine qui a des origines autochtones. C'est pas clair au début, mais on comprend que bon, vu qu'elle vient de la Gaspésie, c'est des origines plutôt Mi'kmaq ou Malécite (Wolastoqiyik). Puis elle a une chienne qui est à moitié husky, à moitié coyote qui se fait prendre dans des pièges de braconniers. Et pour elle, c'est comme l'ultime outrage à son territoire, parce qu'on l'attaque chez elle, on attaque son bébé. Et elle sent une grande impuissance dans son métier parce qu'elle applique la loi. Donc c'est une fonctionnaire. Mais les lois datent de plusieurs décennies, voire siècles dans le cas du piégeage, notamment. Puis les amendes sont vraiment ridicules, en fait. C'est des prix qui datent d'une autre époque. Et en faisant son enquête, elle se rend compte que ce braconnier-là n'est pas seulement une menace pour la faune, mais aussi pour les femmes. Et donc, ça réveille en elle une colère encore plus profonde, et c'est à ce moment-là qu'il y a comme un renversement de rôles dans le roman, alors de la proie, elle devient prédatrice. Et c'est ça que j'avais envie de raconter, que les femmes, on a le droit aussi de nommer ce qui nous dérange, ce qui nous est arrivé et d'aller chercher justice et réparation et un certain équilibre, dans la forêt, mais aussi dans la société.

**JD :** Oui, oui. Et ton roman, il s'ouvre sur une citation de l'anthropologue Serge Bouchard dans *Le peuple rieur*, qui est publié en 2017, et ça évoque ses recherches sur la nation Innu dans les années

70 donc des recherches qui datent du début de sa carrière. Et il parle dans cette citation d'une nature qui commande aux Innus de prendre leurs responsabilités et je cite, « de vivre selon les lois des bons chasseurs ». Qu'est-ce qui fait un bon chasseur ou une bonne chasseresse selon toi ?

**GFC :** Oui, moi j'ai jamais chassé, alors c'est ce que je m'imagine, ce que j'espère, ce que j'ai lu dans la littérature autochtone, on va dire, mais aussi dans la littérature de Serge Bouchard, parce que c'est un des rares « Blancs », je pense, qui a vraiment bien saisi, bien communiqué leur sagesse en matière de chasse. Mais c'est certainement d'entrer en forêt de manière silencieuse, sans laisser de déchets, de suivre l'animal avec des armes qui ne sont pas trop technologiques, hein ? Moi j'ai horreur de tous ces lasers, de tous ces caméras, de ses appâts, je trouve que ça l'enlève de la noblesse de la traque, hein ? Parce que j'avais lu notamment *La quête de l'ourse* (1980) d'Yves Thériault. Pis on suit le personnage qui va aller éventuellement tuer l'ours qui a tué sa femme. Mais bon, on est dans l'équilibre, pis y laisse presque sa peau. C'est un combat presque à armes égales, même à main nue. Je trouve qu'il faut avoir ce rapport-là d'humilité face au vivant. Et certainement aussi d'utiliser tout l'animal ensuite. Ce qui m'a beaucoup dérangé, moi, quand je me suis mis à étudier le piégeage au Québec, c'est de comprendre que oui, certains pièges avaient été rendus illégaux. Donc les pièges à dents, tous les pièges, qui blessent l'animal sans le tuer. Les collets sont permis, mais ça fait en sorte que les animaux agonisent pendant plusieurs heures, voire jours. Parfois ce n'est pas la tête qui est prise, parfois c'est la patte, alors ils se sectionnent eux-mêmes la patte. Et moi j'en ai côtoyé des animaux comme ça dans la forêt. Il y avait une loutre là où j'habitais qui avait trois pattes. Je la voyais jouer dans la rivière. C'était complètement guéri, mais ça me faisait tellement mal de voir ça. Alors oui, je suis triste pour les animaux. Je pense qu'on a oublié qu'on leur doit un grand respect. Si on prend toute cette énergie de la viande, moi je vois la viande presque comme un remède de plus qu'un aliment. Ils nous donnent leur corps pour qu'on puisse survivre à des conditions de grand froid. Il faudrait au moins honorer ce sacrifice.

**JD :** Ouais, ouais. Alors la narratrice, Raphaëlle Robichaud, cette garde-chasse dont on a parlé à l'instant, elle s'est éloignée progressivement de sa famille, donc elle est partie vivre en plein milieu de la forêt, notamment à cause de points de vue divergents sur un certain nombre de sujets avec sa famille. Mais elle redécouvre au fil du roman, elle redécouvre petit à petit son attachement à son arrière-grand-mère, d'ascendance autochtone, et qu'elle compare à un certain moment à un « trophée de chasse ». Un trophée de chasse, sur la photo, sur la vieille photo jaunie dont elle dispose. Est-ce que selon toi, dans notre société et dans notre histoire, à travers notre histoire également, est-ce que l'animal et l'Autochtone, ils ont subi et ils subissent encore des schémas, des mécanismes d'oppression qui sont les mêmes, qui sont similaires en quelque sorte ?

**GFC :** Absolument, absolument. Parce qu'on parle de prédation dans les deux cas. Être une femme autochtone au Canada, c'est avoir une cible dans le dos. Si on regarde les statistiques, j'ai pas les chiffres exacts, mais on pourrait aller les chercher facilement. Statistiquement, les femmes autochtones en Amérique du Nord sont celles qui sont les plus kidnappées, agressées, assassinées. Il y a des commissions d'enquête là-dessus, et en fait, c'est très similaire au niveau de la prédation des animaux pour leur fourrure, quand je parle de trophée de chasse aussi, ça l'illustre ça parce que bon, dès que t'es moindrement belle physiquement ou si t'es un par exemple dans *Sauvagines*, il y a un cerf qui est albinos, un cerf blanc que j'en ai côtoyé, des animaux albinos. Mais souvent les chasseurs vont vouloir avoir l'original qui a le plus gros panache. Il va vouloir tuer le loup qui a la plus belle fourrure. Et pourquoi c'est comme pour faire une espèce de preuve de virilité d'avoir réussi à

tuer ce qui avait de plus beau dans la nature ou à capturer la plus belle femme ? C'est quelque chose de très violent, puis en même temps qui est un rituel de l'humanité, donc je trouve ça dérangeant, puis en même temps fascinant.

**JD :** Oui, oui. Puis traque et séduction, on voit qu'il y a souvent des parallèles qui sont assez évidents, dans *Sauvages*, mais aussi dans d'autres de tes romans. Donc cette narratrice, Raphaëlle Robichaud, elle est souvent donc le témoin, en tant que garde-chasse, du mal qui est fait à la nature, que ce soit la faune comme la flore, que ce soit les animaux comme la forêt. Et elle compare d'ailleurs une expression-là qui est assez drôle, mais pas drôle en même temps, elle compare la forêt boréale à un buffet *all-you-can-eat*, avec toutes les coupes à blanc qui sont pratiquées. Est-ce que selon toi notre traitement, notre rapport à la nature, est-ce qu'il est conditionné par cette culture de la surconsommation, cette culture de la gloutonnerie, qui est vraiment dans notre monde contemporain ?

**GFC :** Ouais c'est bien, j'aime le mot gloutonnerie, parce qu'il y a vraiment quelque chose de la surconsommation puis d'une inconscience aussi. On n'a pas de vision d'ensemble hein, on est très peu à survoler le pays et à comprendre à quelle vitesse les forêts disparaissent, de voir le niveau des rivières baissées. Je pense qu'on manque de ce recul-là. On est dans nos petites vies individualisées puis on consomme trop parce que peut-être on est malheureux puis on a perdu ce contact-là avec la nature. Je pense que quand on va dans l'immensité de la forêt, on passe des heures et des heures à marcher. On n'a pas besoin d'aller magasiner, s'acheter des nouveaux vêtements puis d'aller au cinéma le soir. On s'est rempli de beauté, on a atteint un bien-être, on n'a pas toutes ces carences-là qui souvent sont comblées par la consommation.

**JD :** Oui, donc en fait on surconsomme alors que la solution serait peut-être d'aller plutôt vers la décroissance et d'aller vers le minimalisme ou quelque chose comme ça. Retourner vers la nature comme tu l'as fait, toi ?

**GFC :** Oui, tout à fait. Je pense que ce n'est même pas du minimalisme, c'est juste de remplir nos besoins de base, hein ? Je pense qu'on devrait lire plus. Quand on lit, on fait du mal à personne. C'est toutes les heures de lecture qu'on cumule, c'est de la décroissance.

**JD :** Ouais, absolument. Est-ce que *Sauvages*, ou est-ce que ton œuvre en général, mais *Sauvages* peut-être plus particulièrement, est-ce que c'est un roman anticapitaliste ? Est-ce que c'est un roman altermondialiste ? Peut-être, comme on peut le lire dans *Bivouac* ? Moi j'avais l'impression que ça présentait beaucoup, l'altermondialisme à travers la lutte militante. Alors est-ce que c'est ça ? Est-ce que c'est un roman anticapitaliste ? Un roman, comment dire, un roman militant ? Ou un roman engagé ? Comment est-ce que tu situes *Sauvages* ?

**GFC :** C'est un roman militant dans le sens que le personnage principal est une agence, donc j'invite les gens à agir, à mettre leur énergie dans leur travail, dans le camp du bien on va dire, mais je ne suis pas tout à fait anticapitaliste. Je ne pense pas qu'il faut détruire la maison, je pense qu'il faut la rénover. Et bon alors ça ne servirait à rien de tout jeter, ça serait l'anarchie. Pis il y aurait beaucoup plus de violence. Je pense à ce moment-là, pendant des siècles et des siècles alors plutôt calmer le capitalisme, pis c'est le côté de la prédation. Moi, j'appelle ça du capitalisme de prédation. Alors de penser que l'homme est en haut d'une pyramide, d'une hiérarchie, je pense qu'il faut revenir à Serge Bouchard, il en parle beaucoup dans *Le peuple rieur*, en revenir au cercle, revenir au consensus, aux

discussions où on arrive à une certaine unanimité ou à des compromis qui sont beaucoup plus équitables pour toutes les parties impliquées. Et puis de prendre des décisions, certes capitalistes mais en tenant compte des sept prochaines générations. Alors je pense qu'en intégrant des grands principes comme ça qui nous viennent des premiers peuples, on aurait des chances de peut-être mieux rationner les ressources pour survivre plus longtemps parce que la nature, elle va survivre sans nous, on s'entend.

**JD :** Bien sûr. Quand je parle de roman militant, quand je parle de roman engagé, une question qui va avec cette idée-là...pour toi, est-ce que tu crois au pouvoir de la littérature de changer les mentalités, ou du moins de favoriser une espèce de prise de conscience auprès de ton lectorat, que ce soit dans le domaine de l'environnement, qui vraiment traverse ton œuvre, ou alors même dans d'autres domaines si tu crois à ce pouvoir-là de la littérature ?

**GFC :** Au début j'y croyais pas parce que je n'étais pas consciente vraiment de l'impact que je pouvais avoir. Pis je n'avais pas cette envie là non plus d'être, on va dire, quelqu'un qui prend la parole devant le public et tout ça. Mais c'est avec le courrier de mes lecteurs que j'ai eu tous ces échos de gens qui étaient inspirés par mon œuvre, qui avaient envie de faire des pièces de théâtre, des adaptations, des films, des conférences, qui m'invitaient, puis qui me racontaient leurs histoires à eux. Je me suis rendu compte que j'étais peut-être vraiment dans mon époque, hein ? Parce que c'est peut-être pour ça que ça allait si bien marcher. Les gens avaient besoin d'entendre des histoires qui allaient les inspirer à poursuivre dans cette réflexion-là qui était déjà en nous. Je pense qu'il y avait déjà quelque chose qui est en train de germer partout sur Terre en ce moment-là, dans plein de pays.

**JD :** Oui, puis la lutte environnementale c'est peut-être ce dernier grand combat fédérateur...

**GFC :** Alors c'est ça le mot : fédérateur. Je pense que c'est tellement rare de nos jours, des enjeux qui nous réunissent, qui nous rassemblent. Souvent, ça nous divise, souvent c'est des questions politiques, on dit « est-ce que t'es bleu ou rouge ? », est-ce que t'es fédéraliste ou souverainiste ? Pis là ça, on se scinde, on se scinde. Puis la protection de la nature a ça de fabuleux, parce que moi c'est un de mes grands, mes grands rêves, c'est que ça nous permette, nous les Blancs, de nous réconcilier avec les premiers peuples. C'est tellement une façon bienveillante et douce de recommencer à parler avec ces gens-là qu'on a tué pendant des siècles, puis ce n'est pas fini là, ils ont subi un génocide, il ne faut pas se le cacher.

**JD :** Oui, et un génocide qui continue.

**GFC :** Oui.

**JD :** Tu évoques, je crois, dans plusieurs de tes romans, à commencer par *Encabanée*, mais jusqu'à *Bivouac*, il me semble, tu évoques Henry David Thoreau et le transcendantalisme. Et dès *Encabanée*, ton premier roman, il y a plusieurs chercheurs qui ont fait le lien entre l'ensauvagement de ta protagoniste et Thoreau donc qui s'en va vivre dans sa cabane au milieu du bois près de Boston pendant un peu plus de deux ans, deux ans et deux mois si je me rappelle bien. Donc au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Est-ce que Thoreau et ses écrits, est-ce que ça t'a inspiré dans ton travail, *Encabanée*, c'est presque un cliché, j'ai envie de dire...

**GFC :** Oui. Mais oui, mais c'est comme un père spirituel parce que quand je suis partie dans ma cabane, j'avais quelques livres avec moi, j'avais surtout des guides d'identification de plantes, de

traces d'animaux, toutes sortes de choses plutôt concrètes pour survivre en forêt. Mais j'avais quelques pièces de la littérature et dont Walden, que j'ai lu à voix haute dans des instants de presque folie, à cause du froid, de l'insomnie, la solitude. Donc je l'appelle mon ami Henry, parce que véritablement, j'ai compris ce qu'il faisait. Lui, il était un ermite, mais il retournait dans son village. Il allait voir sa famille, donnait des conférences. Alors à quoi sert cette expérience-là de recul, de repli, de réflexion, si ce n'est pas dans une optique de partager l'expérience avec ses frères humains, de donner des armes intellectuelles à son peuple, de dire « écoutez, on ne peut pas continuer ses pratiques violentes comme l'esclavage ». Moi je parle du piégeage mais je pense qu'on a évolué depuis, je pense que dans la société on est rendu à un point où il faut respecter les animaux comme les êtres sensibles. Mais je m'inscris vraiment dans son sentier.

**JD :** C'est ça, dans la lignée de son travail. Et pour rester sur Thoreau, dans *Bivouac*, qui est le dernier roman de cette trilogie, c'est ce roman qui met vraiment en récit l'écologie militante. Tu évoques la désobéissance civile de Thoreau. Donc c'est à dire le fait de transgresser la loi si nécessaire, un peu comme le fait la narratrice de *Sauvages*, quand elle décide de piéger vraiment le braconnier. Et ta narratrice, elle explique, et je cite le texte, « parfois l'histoire le démontre, la désobéissance et la rébellion ont permis le progrès ».

**GFC :** Ouais.

**JD :** Est-ce qu'à un certain moment pour toi il faut, pour le plus grand bien, franchir la barrière de la légalité dans son action militante, est-ce que c'est nécessaire ?

**GFC :** Oui, oui, de façon non violente. Je pense de façon non violente. J'invite les gens à désobéir quand ils sentent dans leur corps, dans leur âme, on va dire, dans leur conscience fine de ce qui est bien et mal que la loi est injuste, que la loi brime les autres, certains boucs émissaires, certaines personnes marginalisées. Je prends l'exemple des migrants. Je pense que des personnes qui ont traversé des océans et qui ont survécu dans des installations absolument épouvantables et qui arrivent presque nus à nos frontières, on a un devoir de les accueillir et de dire « Bravo ! », c'est des gens de grand courage qui ne veulent que vivre une vie meilleure. Je ne sais pas où je m'en allais avec ça. *[rises]* J'ai divagué. Mais oui, il faut désobéir parce qu'effectivement ça permet à des procès d'avoir lieu. On va questionner la loi. Moi j'ai étudié en droit, c'était ma première vocation. J'ai fait une année en droit, je pensais devenir avocate internationale, puis peut-être accueillir ces gens-là. Mais je pense que vraiment c'est quelque chose de positif. Il faut ne pas le voir comme de la rébellion. C'est vraiment une petite désobéissance civile bien ciblée comme le faisait Thoreau qui refusait de payer ses impôts parce qu'il vivait dans un état esclavagiste, les États-Unis étaient esclavagistes encore, et de dire, tant que mon gouvernement ne va pas prendre la bonne décision sur cette question-là, je ne financerai pas l'exploitation de mes frères humains. C'est très noble.

**JD :** Oui. Et pour continuer sur cette question de l'engagement, en 2017, t'as aussi été élue conseillère municipale de Saint-Bruno-de-Kamouraska. Alors tu t'es engagée mais différemment, en politique cette fois-ci. Est-ce que pour toi, l'engagement politique pour lutter contre la crise environnementale, est-ce que t'as trouvé de la force là-dedans ou est-ce qu'au contraire t'as plutôt trouvé les limites de l'action politique, pour sauver l'environnement ?

**GFC :** Ouais, ça a été une grande désillusion pour moi. Mais j'invite quand même les gens à entrer dans les coulisses du pouvoir. Je pense qu'il faut au moins à titre d'informateur ou il faut savoir ce

qui se passe à l'intérieur parce qu'il y a un grand manque de transparence. Mais ça prend des personnalités très fortes. Moi je suis plutôt sensible et artiste. Donc je n'avais pas ce qu'il fallait pour survivre en politique ni en droit. Alors, je suis allée vers la littérature engagée. Là, j'ai ma place.

**JD :** Oui, donc t'as trouvé un autre moyen de trouver ton engagement pour lutter quand même. Je vais un peu changer de sujet, mais dans un extrait d'*Encabanée*, qui est enchâssé dans *Sauvagine*, on a une espèce de d'intertextualité entre tes différents ouvrages, il y a Anouk Baumstark, donc la narratrice d'*Encabanée*, elle écrit à son père une lettre, et elle lui dit, « en attendant la fin du monde, je tire les rideaux pour ne plus voir dehors ». Est-ce que *Sauvagine*, et *Encabanée* aussi, est-ce que ce sont des récits apocalyptiques ? Est-ce que ce sont des récits de la pré-apocalypse ? Ou alors, voilà qui serait l'apocalypse qui serait peut-être une apocalypse environnementale, je pense. Est-ce qu'on se situe là-dedans dans l'apocalypse ou pas encore ?

**GFC :** Oui, ben à l'époque je pense, j'ai écrit ça il y a quand même quelques années. Je craignais une espèce de fin du monde. Je pense que toute ma génération qui fait de l'écoanxiété redoute un peu l'absence d'avenir pour est-ce qu'on va faire des enfants ? Est-ce que la Terre ne va pas être trop polluée ? À quoi ça sert, tout ça ? Mais je me suis rendu compte à travers l'écriture de ce triptyque, mais aussi à travers mes lectures, mes expériences plus récentes, notamment les grands feux de forêt de cet été, que la peur de la fin du monde, en fait, c'est un manque d'imagination.

**JD :** Oui.

**GFC :** Puis c'est le rôle à nous les créateurs, de peut-être semer de l'espoir dans cet avenir-là qui va être différent mais ne se terminera pas. La nature ne va pas mourir. La nature, elle se régénère, elle est éternelle.

**JD :** Elle s'adapte ?

**GFC :** Elle s'adapte. Elle est d'une magie incroyable, il faut lui faire confiance.

**JD :** Et alors, dès le début du récit, dans *Sauvagine*, il y a la narratrice, la garde-chasse, qui ironise un petit peu sur son rôle. Et elle dit que son rôle, « c'est entre autres de protéger la forêt boréale de friands de fourrures, qui trappent sans foi ni loi par appât du gain ». Et elle précise encore, « c'est contre le désir de posséder et de tirer profit ». Est-ce que selon toi notre rapport à la nature à travers la pratique de la chasse entre autres, mais est-ce que lui aussi, ce rapport à la nature, est-ce que lui aussi a été happé par le circuit de l'économie ? Est-ce que le rapport à la nature maintenant c'est l'offre et la demande et c'est tout ce que c'est dans notre vie de tous les jours ?

**GFC :** Oui, parce que je pense que ce qu'on nous propose, c'est d'aller notamment chasser dans une pourvoirie et revenir avec un trophée. Alors il faut s'équiper dans les magasins locaux, dormir au motel, payer un guide, payer son permis de chasse, repartir avec une tête d'orignal pour son salon, pour montrer, pour se pavaner comme on dit, pour lui montrer qu'on a, qu'on a été homme. C'est un peu la perversion de la quête de vision chez les Autochtones qui était plutôt de partir presque nus avec des vêtements chauds. Peut-être un couteau pour faire des éclisses de bois, pour faire un feu, mais pas d'armes, pis d'aller passer trois, quatre, cinq, dix jours, deux semaines en autonomie sur le territoire jusqu'à temps qu'un animal se présente ou qu'une sagesse devienne évidente pour le jeune homme, c'était son passage à la vie adulte. Je pense qu'on a transformé ça de manière un peu étrange, mais c'est cette même quête d'expérience.

**JD :** Oui.

**GFC :** Je pense que c'est là, le côté chasse là qu'on a dans nos sociétés qui est un peu bizarre mais qui finalement c'est la reproduction d'un rituel millénaire.

**JD :** Oui, oui. Et pour retourner à cette question de l'économie et du rapport d'offre et de demande, est-ce que c'est un rapport qui est peut-être encore plus exacerbé en région où là on a souvent toute l'économie d'une région qui est centrée autour de la question du rapport à la nature, la question de la chasse, et cetera. Je pense notamment à un moment dans *Sauvages* où la narratrice par l'employé d'un motel, elle est à la recherche du nom avant de connaître le braconnier, le nom du braconnier. Donc elle va faire son enquête et elle parle à l'employé du motel, et je cite, « l'employé de motel sait très bien qui trappe le coyote dans le haut pays. Il ne me le dira pas, par exemple, c'est probablement son ti n'ami depuis l'école buissonnière ». Donc on a en quelque sorte en région, donc cette économie qui est encore cette relation économique qui est encore plus marquée, mais qui est aussi conditionnée par une espèce d'omerta, par une loi du silence.

**GFC :** Oui.

**JD :** Donc, toi qui as habité en région, est-ce qu'en région on a encore une dynamique qui est complètement différente sur cette question de chasse, une dynamique des tensions qui sont complètement différentes ?

**GFC :** Tout à fait. C'est comme si on reculait de 100 ans puis il y a une omerta. Moi en documentant, quand en fait ma chienne, s'est prise dans les pièges du braconnier. J'ai voulu savoir qui c'était donc cette vraie enquête, je l'ai menée. Puis je me suis rendu compte que tout le monde savait c'était qui le braconnier, tout le monde même l'engageait, parce que le but c'était véritablement de lui permettre de trapper pour... il vendait les peaux. Il faisait quand même un certain revenu lié à ça. Mais la vraie raison, c'était la déprédation pour qu'il puisse avoir plus de chevreuil pour la pourvoirie qui était dans le village un peu plus haut et qui amenait vraiment un afflux de touristes de la chasse, de la pêche. Les motels étaient pleins, le concessionnaire de quatre roues vendait 15 quatre roues. C'était vraiment le moment fort de l'année, plus fort que l'été, c'était le mois d'octobre, de la chasse à l'original et aux cerfs. Donc moi ça m'a vraiment scandalisée parce que je me dis, comment ça se fait qu'on favorise une espèce ? Pourquoi est-ce que les cerfs sont plus importants que les loups, les coyotes, on est en train de tout débalancer l'écosystème, de jouer à Dieu.

**JD :** Oui.

**GFC :** Puis on se retrouve dans plusieurs municipalités du Québec avec des problèmes de surpopulation de cerf, de chevreuil, c'est rendu qu'on doit les abattre, hein ? Parce qu'ils mangent toute la végétation, pis ils détruisent la repousse possible de la forêt. Mais c'est parce qu'on a éliminé les prédateurs.

**JD :** Oui, donc l'économie en fait, le rapport économique à la nature prend le dessus, sur l'équilibre de la nature en quelque sorte, c'est ça qu'on favorise, puis on favorise des espèces qui sont rentables ? Donc il va rapporter un certain bénéfice en quelque sorte. T'as évoqué à l'instant la chienne qui se prend dans un collet qui est illégal. Et dans *Sauvages*, cet événement-là va stimuler vraiment une réflexion sur la souffrance animale. Je cite le texte, et je cite ta narratrice qui dit, « le gouvernement a décidé que les méthodes de piégeage devaient dorénavant limiter la douleur chez l'animal à un seuil

comparable à celui de l'industrie agroalimentaire. Drôle de standard. Parfois, je me demande quel animal souffre le plus, la vache séparée de son veau au lendemain de sa naissance, ou le coyote étranglé par un collet toute une nuit et dont la truffe a explosé ». Est-ce que cette question, c'est la fin de la citation, est-ce que cette question de la souffrance animale, c'est quelque chose qui t'inquiète, qui t'empêche de dormir un peu comme la narratrice.

**GFC :** Ouais, je suis très émue. Tu sais, des fois j'oublie que j'écris certains passages, mais parce que j'ai parlé des coyotes, mais j'aurais très bien pu parler des vaches laitières partout qu'on surtout au Québec. On a une industrie laitière très forte. On tolère cette souffrance animale-là immense. Puis moi ça me dérange. Je ne suis pas contre la viande, je ne suis pas contre les gens qui en consomment, j'en consomme un peu, mais je pense qu'on a vraiment une perte de sensibilité à ce niveau-là. On ne serait pas capable de manger de la viande si on voyait vraiment ce qui se passait dans nos abattoirs. Mais c'est pareil. Je pense que même les chasseurs qui sont bien intentionnés, qui vont pratiquer leur sport préféré avec leurs frères, leurs cousins, leurs amis, leur espèce de voyage familial rituel quand ils vont chasser le chevreuil, est-ce qu'ils savent vraiment ce qui se passe avec les coyotes et les loups en parallèle, la souffrance de ces bêtes-là, je ne suis pas certaine qui en sont conscients.

**JD :** Donc c'est ça, ils contribuent inconsciemment à la souffrance animale sans vraiment en être...

**GFC :** Ouais, certains d'entre eux, mais il y en a d'autres que sont... *[rires]*

**JD :** Et alors, pour rester dans cette thématique-là de la souffrance. Dans un entretien accordé à l'émission *Ça change quoi ?*, une émission qui portait sur la crise environnementale, tu évoques la question de la culpabilité, particulièrement à un niveau individuel. Alors est-ce que les chasseurs, les braconniers aussi, est-ce qu'ils doivent se sentir plus ou moins coupables de participer à la crise environnementale d'une manière ou d'une autre ?

**GFC :** Je pense que oui parce que les animaux sont dans un état très précaire de même on parle de la grande extinction. Je ne me rappelle plus si c'est la cinquième ou la sixième...

**JD :** La sixième.

**GFC :** La sixième, donc il y a énormément d'espèces qui disparaissent. Le lynx du Canada a un statut très précaire, pis il y a dans certains cas, le gouvernement a aboli les quotas alors que ces espèces-là sont rarissimes. Je pense que dans ce cas-ci, c'est de désobéir à la loi dans le sens que ce n'est pas parce qu'il n'y a pas de quota qu'il faudrait aller piéger le lynx. Il faudrait avoir un peu plus de retenue, un peu comme à l'époque, les trappeurs connaissaient très bien leur secteur, ils trappaient là où ils habitaient, où ils avaient leur territoire de trappe. Puis ils connaissaient très bien la population d'animaux, ils n'allaient pas en prélever plus, parce que ça nuisait même à leur survie à long terme. Donc il fallait qu'ils le voient sur plusieurs saisons, sur des longs cycles. Ils observaient aussi les populations de lièvres. Ça disait, « ah, ok, s'il y a beaucoup de lièvres cette année, il va avoir plus de prédateurs, donc je peux aller en récolter un peu plus ». C'était vraiment dans une optique d'équilibre à très long terme. Je pense que de nos jours, les gens vont chasser en Abitibi, en Gaspésie, sur l'Île d'Anticosti. C'est associé à un voyage, mais alors, il y a certaines régions qui sont carrément surexploitées. Puis à cet égard-là, il y a des premières nations qui font des blocages de route. Bien sûr, on a vu dans le parc La Vérendrye, au Québec, sur plusieurs saisons de chasse, les autochtones

disaient, « non mais c'est pas parce que le gouvernement québécois vous donne des permis de chasse que c'est correct de venir tuer les derniers originaux. Nous, on sait qu'il n'y en a plus assez, donc on devrait faire un moratoire ».

**JD :** Ouais. Donc en quelque sorte, on favorise un bénéfice qui est immédiat alors qu'on devrait réfléchir beaucoup plus aux ressources sur le long terme, la pérennité des ressources, vraiment à travers le temps. Pour rester sur cette thématique de la culpabilité, est-ce que nous aussi on devrait se sentir coupable quand on va acheter notre steak de viande qui est sous cellophane, dans le magasin ? Est-ce que c'est une pratique qui est plus responsable que...

**GFC :** Non, je pense qu'il faut bien choisir. Je pense qu'il faut aller chez l'éleveur bio du village voisin, le plus local possible, le plus respectueux du bien-être animal possible. Peut-être ne pas manger du veau ou des très jeunes animaux. Permettre à ces animaux-là de vivre quelques mois de plus. C'est des toutes sortes de petites pratiques qui peuvent permettre...je pense même à ce que la viande soit d'une meilleure qualité, pour qu'on en mange moins. Moi j'ai été végétarienne, bon j'ai 36 ans, pendant peut-être 30 ans de ma vie j'ai été végétarienne puis je me suis rendu compte que bon, je ne pouvais pas, ça m'amène des problèmes de santé, donc je dois faire attention, mais j'en mange au minimum, vraiment le moins possible, mais je le vois comme un remède pour moi, donc une fois par mois, des fois je mangeais un steak rouge saignant pis j'ai quand même une culpabilité, mais je me sens tellement bien après.

**JD :** Ouais. *[rires]*

**GFC :** J'ai chaud, j'ai chaud, j'ai chaud pis je comprends ce que ça fait dans mon corps. Pis je remercie l'animal. Donc je pense que là il faut faire attention à la culpabilité aussi parce que les gouvernements misent beaucoup là-dessus, mais quand on a peur pis qu'on se sent coupable, on est sidéré, pis on n'agit pas. On se dit « ben à quoi bon ? » Il n'y a pas d'avenir, tout est triste et moi-même je suis un parasite, moi-même je contribue à cette grande extinction. Donc je ne veux pas que les gens soient tellement déprimés qu'ils n'agissent plus.

**JD :** Oui, absolument. On reste dans la même thématique, mais est-ce que, le voilà le commun des mortels, est-ce que lui aussi il est coupable ? Souvent de manière inconsciente, je pense à l'industrie de la mode que tu cites aussi dans *Sauvagines*. Donc c'est vrai que, et on en a parlé juste avant, il y a aussi un grand travail de la part de l'industrie agroalimentaire aussi, de faire un travail d'aseptisation comme tu le disais. C'est à dire qu'on cache de plus en plus tout ce qui est, tout ce qui se passe dans les abattoirs, et cetera, on ne le voit pas. Et ce qui nous permet en quelque sorte de continuer à manger de la viande sans trop ressentir de sentiments, de culpabilité, comme le dit la narratrice dans ton texte, elle dit, « trop souvent, les crimes commis à l'endroit des animaux sont passés sous silence ». C'est à dire que nous, le commun des mortels, on n'en a pas vraiment un contact direct avec cette souffrance, avec le meurtre animal en quelque sorte. Est-ce que tu penses que dans notre société de consommation, est-ce qu'on ne cause pas tous la souffrance d'une manière ou d'une autre, est-ce qu'on peut réussir à sortir de cet impératif en quelque sorte de souffrance animale dans notre vie de tous les jours ? Est-ce qu'on peut s'en échapper ?

**GFC :** Je pense qu'on ne peut pas s'en échapper complètement, mais on peut prendre des décisions conscientes le plus possible. Je pense que ça ne sert à rien d'avoir huit manteaux avec des cols de fourrure. On peut avoir un manteau qu'on va garder pendant 20 ans, 15 ans, puis que même

maintenant le duvet doit être remplacé par des fibres végétales d'asclépiade, une fleur qui pousse très bien dans nos pays nordiques. Donc on est capable de trouver des fibres textiles qui sont à base végétale et non pétrolière, donc il y a toutes sortes d'alternatives. On parlait de mode, ok oui essaie d'éviter la fourrure le plus possible. Je pense que c'est quand même facile à faire parce que c'est plutôt décoratif maintenant que pour une question de chaleur. Mais allons dans les friperies. Moi je porte que des vêtements usagés, là c'est sûr pour les bottes, c'est presque impossible d'en trouver qui sont encore bonnes, mais je ne porte que des vêtements usagés, ma fille aussi. Donc juste ça, ou de si t'achètes des vêtements neufs, de les porter pendant jusqu'à ce temps, qu'ils soient tellement usés que tu doives en faire des guenilles. Pis même moi, quand je chauffe au bois chez moi, je brûle mes vêtements pour allumer mon feu, donc des vêtements qui ont été trop usés. Toutes les cartons, au lieu de les mettre au recyclage, je les découpe pis je pars mon feu avec ça. Donc, des manières d'éviter que les choses se retrouvent dans des sites d'enfouissement, on sait très bien que même quand on le met dans le bac de recyclage, une bonne partie n'est pas recyclé, donc je pense que c'est dans chaque petit geste. Puis ça devient même une espèce de joie, de jeu d'esprit, de gaspiller le moins possible. Moi je suis à moitié allemande. Et puis quand je vais en Allemagne, les poubelles, il faut les peser hein, il faut payer une taxe sur nos déchets.

**JD :** Et ça, parfois ça a une incidence qui n'est pas toujours positive parce que les gens vont, c'est ça bon, c'est ça vont les vont les mettre directement au milieu de la forêt.

**GFC :** Oui, parce que les gens vont jeter les choses dans la forêt. Ouais donc c'est ça là je pense. Les solutions ne sont pas législatives, c'est vraiment...il faut que chaque personne.

**JD :** Une prise de conscience ?

**GFC :** Ouais.

**JD :** Pour continuer sur la culpabilité, une dernière question. Ta narratrice, à un moment, elle s'adresse directement à la faune, puis elle dit, « chers ours, pardonnez-nous la traite des fourrures ». Est-ce que selon toi on doit demander pardon en quelque sorte pour le mal qui a déjà été fait à la nature ? Est-ce qu'on doit se repentir d'une manière ou d'une autre ?

**GFC :** J'aime ça, parler aux animaux. Moi, je leur demande pardon, parce que tu sais, la plupart des animaux maintenant, quand on les approche, ils s'enfuient parce qu'ils ont appris la peur des humains. Ce n'était pas le cas, hein ? Parce qu'on arrive dans certaines régions, mettons d'Afrique, où les éléphants n'ont jamais connu la chasse ou le braconnage. Les éléphants sont curieux, s'approchent des humains, les regardent. Ils ne sont pas toujours dans une optique de les attaquer. C'est parce qu'ils ont mémorisé qu'il faut les attaquer avant qu'ils nous tirent dessus. Moi j'ai envie de renverser ça. Tu sais j'ai envie de, quand je côtoyais des renards, des animaux plus à mon époque de la cabane, j'allais leur déposer des perdrix dans leur sentier. Quand je ramassais des animaux qui avaient été frappés sur le bord de la route pis je les déposais dans leur sentier pour qu'ils comprennent. Mais je ne sais pas si y ont compris là, mais moi mon jeu c'était qu'ils sentent mon odeur sur l'animal, puis qu'ils comprennent que c'est une offrande tu sais. Pis c'est juste une espèce de façon de redonner pis de oui, parce que je veux rétablir une relation d'amitié et non de peur.

**JD :** Oui, oui. Pour revenir sur la question de la déprédation dont on a un petit peu parlé juste avant, donc la déprédation, c'est à dire le fait de retirer un prédateur d'un environnement, tu expliques dans

*Sauvagines* que certains chasseurs jouent à Dieu, en quelque sorte, en décidant qui vit ou qui meurt, j'imagine. Et aussi qui usent, je cite le texte qui « usent d'apparat et d'armes militaires pour tirer à bout portant sur de pauvres affamés ». Est-ce que la chasse, selon toi, pour certains chasseurs, c'est également un rapport de toute puissance face à l'animal ?

**GFC :** Oui, oui. Parce que l'animal a aucune chance. Dans cet extrait-là, je faisais notamment référence à une pratique qui était dans le haut-pays du Kamouraska, pis qui l'est toujours, c'est qu'aux abords des fermes ou est-ce qu'il y a des grandes piles de fumier, il y a toutes sortes d'animaux, dont des rongeurs qui viennent s'abriter dans les grands froids parce que ça dégage de la chaleur, même l'hiver, la neige ne se forme pas sur ces tas-là, donc ça devient complètement truffé de nids de souris, de rongeurs, d'écureuils. Puis ben évidemment, ça l'attire les coyotes, les différents plus grands mammifères qui viennent chasser ces animaux-là, mais il y a des hommes qui se couchent de nuit avec des...peut-être des femmes aussi, mais c'est plus rare. C'est quand même vrai que proportionnellement c'est plutôt des hommes qui ont des infrarouges et qui tirent sur des coyotes affamés qui viennent manger des souris pis qui les laissent là. C'est un jeu, c'est comme un jeu vidéo. Ça, c'est terrible parce que tu dis, « mais pourquoi ? » Pourquoi cette joie de tuer ? Oui, pourquoi est-ce qu'on encourage cette joie de tuer ? Tu sais, dans le cinéma, dans les jeux vidéo, même dans la littérature, je trouve ça effrayant parce que ça se traduit par des pratiques de chasse qui sont complètement démentes.

**JD :** Oui. Oui, absolument. On en a déjà parlé, mais à plusieurs reprises, dans *Sauvagines*, puis dans d'autres de tes textes aussi, tu évoques les pratiques autochtones traditionnelles de chasse. Et je cite certains extraits du texte. Tu parles de « gestes conscients et soupesés qui témoignent d'une certaine humilité face aux ressources de la forêt qui s'inquiètent de sa santé et de l'avenir des ressources naturelles qui récoltent avec modération et souci de pérennité ». Donc toutes ces pratiques autochtones qui permettent de réfléchir comme tu le disais sur sept générations. Est-ce qu'il existe pour toi encore en 2024 une pratique responsable de la chasse ? Est-ce que c'est possible ?

**GFC :** Tout à fait. Moi j'ai des amis qui sont des chasseurs, un notamment qui m'a raconté que quand il abat son orignal, pis ce n'est pas à chaque année qu'il réussit à en abattre un, lui y passe des journées complètes dans sa cache à attendre en silence pis à lire, entre autres, mes livres. Quand il abat son orignal, mais il va le voir pis il se couche dessus pis il pleure comme un enfant. Pour lui, ça le bouleverse à chaque fois autant, et c'est immense. Pis il remercie la bête et la caresse. Tu sais pis il dit c'est « j'ai pas honte les gens autour de moi ils me voient dans cet état-là », pis eux aussi sont émus pis remercient la bête, pis ça fait en sorte qu'ils sont peut-être une douze- ou quinzaine dans la famille à pouvoir manger de la viande de qualité avec parcimonie pendant toute une année, donc ça je trouve ça magnifique. Un animal pour 15 personnes une année.

**JD :** Oui, en remerciant la bête.

**GFC :** Oui.

**JD :** Et à l'inverse de ça, à l'inverse de cette pratique responsable de la chasse tu évoques aussi une grande partie de *Sauvagines*, c'est que tu décris et je cite le texte « des armoires à glace qui ne chassent que pour le plaisir de dominer ou le plaisir de détruire, ou encore l'envie de tuer ». Ça aussi

c'est dans ton texte. Est-ce que selon toi, pour certains chasseurs, la destruction et la mort, c'est une finalité pour certains d'entre eux ?

**GFC :** Une finalité dans quel sens ? Un objectif ?

**JD :** Oui, c'est ça. Là où s'arrête le but de la chasse. C'est tuer pour tuer ?

**GFC :** Oui parce que, bon moi j'en ai déjà été témoin. Ce n'est pas pour rien que j'ai écrit ces livres-là, c'est parce que c'était mon environnement immédiat. Alors j'ai habité pendant huit saisons de chasse dans la forêt et je voyais des pick-ups passer dans les rangs avec des orignaux morts attachés sur le toit, sur le capot pis pendant plusieurs jours. Alors, c'était certain qu'ils n'allaient pas récupérer la viande, c'était certain que c'était pour se pavaner comme on dit. Alors se montrer en mâle dominant qui a réussi sa prise, la plus belle prise. Pis souvent même les animaux étaient criblés de balles, donc il avait servi comme de cibles. Tu sais post mortem ou même on ne sait pas trop hein, ils n'ont pas eu ce souci-là de que la balle soit bien placée pis que ça soit une mort instantanée. Non non, ils étaient peut-être saouls. Pis ils ont tiré comme des cons sur l'animal jusqu'à temps qu'il meure. Pis je trouve que c'est d'une barbarie absolue, hein. C'est ça que je dénonce, hein ? Parce que c'est une culture générale, hein ? En tant que femme dans une société comme ça, c'est très effrayant aussi de dire si on est capable de faire ça à des animaux, hein, si on fait ça à ceux qui sont vulnérables, ça veut dire qu'on a très peu de respect pour la vie, pour la souffrance des autres, pour ceux qui sont vulnérables. Moi, ça me met dans une posture où j'ai peur pour ma propre vie.

**JD :** Ouais, ouais. Et dans *Sauvagines*, tu brosses un portrait qui est quand même très brutal de ces chasseurs qui est très drôle aussi.

**GFC :** Oui, il faut en rire.

**JD :** Oui. Alors, je cite le texte, encore tu dis, « les chasseurs ont tué, ils ont aimé ça, ils ont soif de recommencer et de boire une bonne Bud. Le svelte chasseur, pourvoyeur d'autres fois, est devenu dans une très vaste mesure un collectionneur bedonnant en salopette camouflage et casquette orange fluo ». Est-ce qu'il y a un brin d'ironie là-dedans dans ton portrait ?

**GFC :** Ben pas tellement, parce que je veux dire, c'est plus un sport où tu dois traquer l'animal sur des kilomètres et il y a des quatre roues avec un treuil, avec des lumières, avec des phares, ils boivent de la bière. On l'a vu dans le magnifique film *La bête lumineuse*, souvent c'est ça les hommes, ils vont être là pendant une semaine pis ils vont boire jour et nuit, ils deviennent comme en transe, ils sont complètement ivres, pis c'est peut-être aussi pour leur donner le courage de tuer. C'était peut-être ça à la base, sauf qu'il y a beaucoup d'hommes maintenant qui me racontent que quand ils vont chasser, ils ne vont jamais chasser, ils font juste boire entre gars dans le chalet, pis ils se comptent leurs secrets. C'est à ce moment-là que ça arrive, tu sais.

**JD :** [*rires*] Donc la chasse, c'est en quelque sorte devenu une excuse pour pouvoir aller passer du temps avec les amis.

**GFC :** Oui, peut-être pas si on n'a pas le droit de sortir, peut-être les femmes, les contrôlent, je suis pas dans leur tête. Mais c'est vrai que physiquement le chasseur type a changé. C'est plus l'homme en forme qui transporte son matériel sur son dos, son arme, son eau. Tu sais, ça vient avec tout un équipement motorisé, militarisé. Et puis souvent ils sont mieux armés que notre propre armée. [*rires*]

**JD :** C'est vrai, c'est vrai. Tu parlais à un instant de *La bête lumineuse*, puis j'allais te poser une question sur *La bête lumineuse* parce que c'est un terme que tu utilises à un moment du récit. Et il y a bien évidemment ce documentaire de Pierre Perrault. Est-ce que ce documentaire, ça a conditionné ton image du chasseur tel que tu le décris avec qui a envie de boire ?

**GFC :** Mais je l'ai vu après. C'est drôle, hein ? Je l'ai vu après.

**JD :** Donc, ce n'est pas du tout quelque chose que tu avais en tête quand t'as écrit *Sauvages* ?

**GFC :** Non.

**JD :** Ok, c'est drôle alors que tu as utilisé le terme « bête lumineuse » parce que je me suis entretenu par exemple avec Christian Guay-Poliquin qui me disait que lui, volontairement, il avait utilisé ce terme-là dans son dernier ouvrage *Les ombres filantes*, parce qu'il avait vu *La bête lumineuse*.

**GFC :** Ok, ben moi c'est plutôt parce que je sens que chaque plante, chaque animal dégage une certaine chaleur, mais aussi une certaine luminosité. C'est étrange à dire, mais dans le noir c'est plus vrai, hein ? Par leur pelage, par la brillance, le reflet des étoiles, la lune. Mais il y a comme une lumière autour, pis quand je parlais des albinos, il y avait ce chevreuil albinos qui est en forêt. Mais certains animaux brillent vraiment dans le noir, donc je dirais la bête lumineuse. Le titre est bien choisi, je pense, du film aussi. C'est peut-être à ça qu'il faisait référence.

**JD :** On a peut-être en partie déjà répondu à cette question-là, mais alors tu n'as jamais chassé ?

**GFC :** Non.

**JD :** Et tu as pourtant des amis qui chassent et qui font ça de manière plus ou moins responsable ? Qu'on pourrait qualifier de responsable comme tu l'as dit avec ton ami qui remercie la bête et cetera, puis qui prend un orignal pour toute sa famille. Donc est-ce que participer à une chasse que tu qualifierais de responsable, est-ce que c'est quelque chose que tu envisagerais ?

**GFC :** Oui je ne pourrais pas abattre, je pense. Moi j'ai élevé des poules, des lapins, j'ai déjà appris à arranger la viande, à tuer l'animal et c'est une expérience que je suis contente d'avoir faite pour le côté éducatif de la chose ou de maîtriser cet art de survie. Mais j'ai pas du tout aimé être dans cette posture de la personne qui abat et je laisse ça à ceux qui ont peut-être un peu plus de...moi je ne suis pas capable de tuer. C'est vraiment...ça me trouble encore aujourd'hui. Je cherche mes mots parce que j'ai toutes les images de la mort de mes animaux que j'ai aimés.

**JD :** Ouais, ouais.

**GFC :** Donc non, je serais plutôt moi dans l'après, arranger la viande bien coupée, faire l'aspect plus cuisine, là je peux peut-être plus féminin comme truc. *[rires]*

**GFC :** Ouais, je participerais, mais vraiment accessoirement.

**JD :** Post mortem.

**GFC :** Ouais, post mortem.

**JD :** Après la mort. Je pensais aussi à un épisode qui est assez marquant, c'est la relation de Raphaëlle Robichaud avec ses collègues et ses collègues qui sont là depuis un certain nombre

d'années et qui sont assez cyniques sur le travail de garde-chasse et sur vraiment à quel point ils ont une certaine agentivité, à quel point ils ont un certain rôle dans la sauvegarde des différents animaux et notamment les collègues de Raphaëlle vont lui conseiller d'envoyer son CV dans une clinique vétérinaire si vraiment elle veut prendre soin des animaux. Parce que vraiment en tant que garde-chasse c'est peut-être quelque chose qu'elle ne pourra pas réellement faire. Est-ce que selon toi, parmi les gardes-chasse, parmi l'institution en quelque sorte, et les gens qui sont sur le terrain, est-ce qu'il y a aussi une espèce de pessimisme en ce moment, parce qu'on se rend bien compte comme tu l'as dit, que voilà, les lois sont vétustes, les amendes sont minimales, et cetera. Et puis on voit du côté légal, ça ne marche pas vraiment.

**GFC :** Certainement, parce qu'ils sont juste d'un point de vue géographique, ils sont débordés. Ils couvrent des territoires immenses, donc c'est impossible de vraiment avoir des yeux partout. Ceci dit maintenant avec les drones il y a moyen de survoler avant c'était vraiment des heures et des heures de route. Pis ils ont énormément de paperasse à faire. Alors pour être vraiment franche, la plupart ils sont dans leur bureau. Donc ils ne sont pas dans une optique de, à moins que, en fait, ils se reposent sur des dénonciations par des citoyens pour aller enquêter dans certains cartels de braconnage. Ils vont aller démanteler des trucs qui sont vraiment plus commerciaux. Mais ouais, je pense que c'est tranquillement à l'usure. Ils perdent leurs idéaux du début si vraiment il y en avait. Mais ouais.

**JD :** Comme il le dit, un désenchantement, en fait ?

**GFC :** Un désenchantement, c'est le bon mot.

**JD :** Et alors, à un moment, elle s'adresse Raphaëlle Robichaud, elle s'adresse indirectement, dans ses pensées, à l'institution en disant, « Monsieur le Ministre, vous avez une image romantique de la forêt boréale giboyeuse accrochée dans votre bureau. Mais en réalité sur le terrain, nous sommes témoins d'une destruction tous azimuts. Est-ce que le problème c'est un peu ça en quelque sorte, c'est qu'on ait une vision quand on est peut-être dans des milieux qui sont plus urbains, on a une vision qui est très romantique et très romantisée de la nature, de la glorification de l'acte de chasse en quelque sorte. Est-ce que ça aussi, ça fait partie du problème ?

**GFC :** Oui. Et puis on est une colonie de ressources. On a oublié qu'on est encore une colonie de ressources. Donc maintenant c'est les lobbies qui poussent la déforestation, la déprédation alors on a des termes très orwelliens, comme la protection de la faune, est-ce que c'est vraiment la protection de la faune ou c'est la vente de permis pour la chasse ? Est-ce que c'est vraiment un département de foresterie ou c'est des études sur la déforestation efficace et rentable ? Donc l'économie, vraiment, pervertit beaucoup de pratiques.

**JD :** Alors, on en a parlé au début de notre entretien, de ce rapport de tension entre la narratrice et entre Marco Grondin, le braconnier, et il y a une espèce de parallèle qui est fait entre cette narratrice qui est une proie et qui se compare à plusieurs reprises, je cite, à « une pièce de viande » ou encore un petit peu plus loin, à « un steak pour l'homme ». Est-ce qu'il y a un lien pour toi entre ce rapport entre les sexes et l'alimentation carnée ?

**GFC :** Non, c'est intéressant. *[rires]* Des fois je fais des affaires subconsciemment, mais c'est vrai que dans le titre de *Sauvages*, c'est le terme réfère au corps des bêtes une fois qui a été dépouillé

de leur fourrure. Donc oui, cet aspect de la viande, de la chair, d'une chair rouge, on va dire de cet élan presque de vampire, de prendre l'énergie de l'autre, de dominer, de profiter de la soumission, mais de la vulnérabilité d'un autre être. Donc oui, puis moi je me suis sentie comme de la viande quand j'étais plus jeune, parce que t'es dans une société de consommation, puis beaucoup de relations humaines sont basées là-dessus aussi. Alors, on te consomme et on te jette après parce que t'étais la belle fille qu'on voulait avoir, t'es pas aimé. Alors je pense que c'est ça aussi avec le rapport des animaux, on veut les tuer, les posséder, mais si on les aimait vraiment, si on les respectait vraiment, on voudrait simplement les regarder, les photographier, les dessiner, leur dédier des œuvres, puis les laisser en vie, pour qu'ils puissent se reproduire et tout ça. Donc ouais c'est bien joué. Bonne question. *[rires]*

**JD :** Et juste pour continuer là-dessus, j'ai un collègue qui m'a fait remarquer que dans le titre « Sauvages » aussi, il y a le mot « vagin ». Est-ce que c'était volontaire ?

**GFC :** Ouais, c'était volontaire. Ouais, bravo ! *[rires]*

**JD :** Je dois remercier mon collègue qui m'a fait cette remarque.

**GFC :** Oui, puis la couverture est rouge sang. Moi, je veux être choquante. Je pense que c'est le rôle des artistes aussi de dire que c'est résolument féministe, mon truc.

**JD :** Excellent. Oui, une autre question sur ce rapport de prédation. Dans ton rapport de chasse, il y a la narratrice qui explique à un moment qu'il y a aussi la technologie qui rentre en compte, comme tu l'as expliqué jusqu'à présent, avec les lasers qui viennent avec des lunettes infrarouges, et cetera. Donc elle explique la narratrice que la technologie a en quelque sorte gâché la noblesse du rapport de force entre l'homme et l'animal. Et elle continue, elle dit, « ce n'est plus qu'une joute déséquilibrée à l'avantage de Marco », Marco Grondin, le braconnier et de ses frères, « qui tirent sur tout ce qui bouge sans l'ombre de l'intelligence des trappeurs d'antan. » Est-ce que pour toi, un rapport de prédation qui serait éthique, ce serait une chasse qui serait équilibrée, alors ? Et qu'est-ce que ça veut dire pour toi, une chasse équilibrée ?

**GFC :** Moi j'aime bien la chasse à l'arbalète, parce que l'arbalète, premièrement elle est silencieuse. Donc les détonations qu'on entend, tout au début de l'automne, ça effraie les animaux ou pas, juste les animaux, moi j'étais terrifiée, je vivais dans ma cabane, j'entendais des coups de feu. Puis pour moi, entendre un coup de feu, c'est comme s'il y a quelque chose qui a été tué autour de moi, donc ça me mettait dans un état comme si moi-même j'étais prise en chasse alors que non. Mais alors imaginez les animaux qui ont une acuité auditive encore plus fine que la nôtre. Comment ces bruits-là doivent les déranger ? C'est un peu comme les détonations sous l'eau qui éloignent les baleines. Alors je pense qu'il y a un respect aussi dans le silence des forêts.

**JD :** Oui.

**GFC :** Donc une chasse à l'arbalète, une chasse qui est plus courte, qui respecte vraiment les périodes, comme on ne chasse pas pendant la reproduction évidemment, là où quand les bêtes...

**JD :** Parce que la période de classe, c'est la saison des amours. C'est là où justement ils sortent.

**GFC :** Oui, puis alors on les *calte*, enfin « booooooh » on fait toutes sortes de sons pour les leurrer, mais ce n'est pas gentil, c'est la plus belle période de l'année, où ils se courent après, puis ils font

l'amour pis nous on vient les tuer pendant cette période-là parce que c'est plus facile de les attirer. Ce n'est pas juste, il faut si on veut jouer ce jeu-là. Faisons-le de manière magnifique.

**JD :** Ouais, une manière équitable en quelque sorte. J'arrive vers mes dernières questions. Il y a la narratrice, à un moment, on l'a bien compris, il y a une espèce de constat d'échec. Il y a un constat d'impuissance, en tout cas face à la situation, face au braconnage, qui va la pousser bien évidemment à transgresser la barrière de la légalité. Et elle explique à un moment à force de sensibilisation, « nous y arriverons peut-être, croit l'optimiste en moi, mais en mon for intérieur, j'ai plutôt le mauvais pressentiment qu'on attendra d'avoir tout détruit avant de se revirer de bord ». Est-ce que toi, t'es optimiste par rapport à l'avenir de la nature, de notre planète en général ?

**GFC :** Mais oui, mais oui. Mais il ne faut pas que mes personnages soient tous identiques à moi. *[rires]*, mais ce que j'aime, la richesse d'écrire des romans, en fait, c'est l'avantage de la fiction, c'est qu'on peut faire dialoguer différentes parties de soi, mais aussi confronter certaines idées, certains points de vue. Donc moi, je suis une éternelle optimiste, je suis née comme ça, mais bon, c'est sûr que j'ai eu des périodes de ma vie de désœuvrement, de découragement, notamment cette période-là de la chasse dans le Haut-Kamouraska, je trouvais ça vraiment terrible. À dire, mais où s'en va l'humanité ? Mais bon, c'est en côtoyant d'autres chasseurs, en récoltant d'autres récits de chasse que j'ai pu voir que bon, il n'y a pas que ça, c'est ça qui est le plus apparent, peut-être c'est ça qui est le plus dérangeant que moi je remarquais le plus, mais ceux qui chassent en silence, on en entend moins parler. Donc il ne faut pas se décourager, je pense, c'est vraiment ça le défi de notre époque.

**JD :** Oui. De ne pas se laisser aller au découragement à là face à...

**GFC :** Ouais, ouais. Puis en tant qu'artiste on n'a pas vraiment le droit. Puis en tant que maman non plus, je n'ai pas vraiment le droit. Alors moi je me bats pour que le monde soit meilleur pour ma fille, mais aussi parce que je veux inspirer mes frères et sœurs humains.

**JD :** J'ai peut-être une dernière question, et là on va s'en aller vers un terrain qui est complètement différent. Donc une question sur ton roman le plus récent qui est *Hexa*, qui est sorti à l'automne dernier, à l'automne 2023. Et dans ce roman-là, tu sautes carrément le pas en mettant en récit, donc en partant dans le futur, en mettant en récit un futur dystopique, alors que jusqu'à présent t'étais vraiment resté dans une trame ancrée dans, notre actualité, dans les années 2020 et quelques. Est-ce que, à travers ce nouveau roman et cette force de projection que le récit dystopique peut avoir, est-ce que c'est en quelque sorte une mise en garde sur ce qui peut nous arriver si jamais on continue sur la même lancée face à l'environnement ?

**GFC :** Tout à fait, c'est un roman d'anticipation, donc ce que j'ai fait, c'est que j'ai pris certaines tendances, puis je les ai poussées juste un peu plus loin. Qu'est-ce que pourrait être notre pays d'ici quelques décennies si on continue d'utiliser les ressources à cette rapidité-là ? Si on continuait de couper la forêt avec ces mêmes volumes de coupe-là, donc j'imaginais un monde où il y avait plus d'arbres dans les villes, où même les gens qui grandissent en ville ne savaient plus à quoi ressemblait un vrai arbre. En fait, ils voient des arbres, des forêts sur leurs écrans, mais dans les villes c'est des capteurs de carbone, c'est toutes sortes de technologies de filtration. Alors donc il y a plus d'animaux non plus. La pollution a fait en sorte que bon, les eaux contaminées, il y a presque plus d'animaux autour de ces peuplements-là. Mais aussi je voulais montrer que à l'extérieur de ces villes polluantes et on va dire très densément peuplées, la nature, elle, reprenait ses droits tranquillement avec l'aide

de certains humains qui ont décidé eux de mener ce combat-là. Mais de dire que les deux vont devoir cohabiter. Il va peut-être avoir deux sortes de civilisation, il va en avoir dans certains pays, dans certaines villes plutôt nordiques très avancées technologiquement, puis dans d'autres pays où il y a plus de ressources dans d'autres régions du monde, on va revenir presque à l'âge de pierre, dans un mode de survie avec la montée des eaux, avec les feux de forêt, donc moi, j'ai voulu raconter aussi comment est-ce qu'on peut gérer le potentiel de violence dans ces moments de grand stress de société. Et qu'est-ce qu'on va faire avec les pizzlys ? Ces ours qui sont un croisement entre le grizzly et les ours polaires et qui se rapprochent des villes parce que la banquise fond, comment est-ce qu'on va gérer les migrations de ces grands prédateurs, est-ce qu'on va tous les abattre ou on va trouver d'autres manières de cohabiter ? Donc j'aime ça, poser des questions dans le futur maintenant. Pis oui, semer de l'espoir surtout. C'est une dystopie, mais ça peut aussi être vu comme une utopie.

**JD :** Donc plus qu'une mise en garde, c'est vraiment une lueur d'espoir pour l'avenir ?

**GFC :** Oui ! Puis moi je me vois clairement revenir à l'âge de pierre, puis être parmi ceux qui plantent des armes puis camper, ça va être difficile, mais ça va être très excitant.

**JD :** Oui. Merci Gabrielle de nous avoir ouvert les portes de ton univers aujourd'hui.

**GFC :** Merci beaucoup, c'était très agréable.

**JD :** Merci.